

## Écrire queer

Nicholas Giguère, Kevin Lambert, Michel Marc Bouchard, Gabrielle Boulianne-Tremblay, Nicole Brossard, Chloé Savoie-Bernard, André Roy, Antoine Charbonneau-Demers, Olga Duhamel-Noyer, Pascale Bérubé, Gail Scott, Kama La Mackerel, Mariève Maréchale, Nicholas Dawson, Ralph Elawani et Marie Darsigny

Numéro 178, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giguère, N., Lambert, K., Bouchard, M. M., Boulianne-Tremblay, G., Brossard, N., Savoie-Bernard, C., Roy, A., Charbonneau-Demers, A., Duhamel-Noyer, O., Bérubé, P., Scott, G., La Mackerel, K., Maréchale, M., Dawson, N., Elawani, R. & Darsigny, M. (2020). Écrire queer. *Lettres québécoises*, (178), 18–45.



# Écrire queer

## **DOSSIER DIRIGÉ PAR**

Nicholas Giguère et Kevin Lambert

## **PHOTOS**

Oumayma B. Tanfous

## **TEXTES**

Michel Marc Bouchard

Gabrielle Boulianne-Tremblay

Nicole Brossard

Chloé Savoie-Bernard

André Roy

Antoine Charbonneau-Demers

Olga Duhamel-Noyer

Pascale Bérubé

Gail Scott

Kama La Mackerel

Mariève Maréchale

Nicholas Dawson

Ralph Elawani

Marie Darsigny

# L'écriture comme main tendue

**Prélude** par Nicholas Giguère et Kevin Lambert

queer : du latin *torqueo*, « tordre » ; de l'allemand *quer*, « transversal » ; de l'anglais *athwart*, « en travers ».

queer : c'est tordre les étiquettes réductrices, les normes figées ; traverser les identités ; se situer en travers de la norme ; toujours être en porte-à-faux (pour le meilleur et pour le pire) ; être de côté, de biais.

queer : une parole oblique/critique.

queer : déstabiliser la notion d'identité, la détruire même ; revendiquer la post-identité, la non-identité.

queer : refus farouche des topoï, des lieux communs, de l'essentialisme.

queer : abolir la sacro-sainte logique binaire qui structure encore la société ; en finir avec les dyades étouffantes et leurs hiérarchies mortifères.

queer : mouvance, fluidité, multiplicité, distorsion.

queer : considérer les multiples formes d'oppression ; garder sa souffrance en mémoire, mais aussi celle des autres ; désirer connaître les désastres du colonialisme, les douleurs du racisme, les manières complexes dont ces stratégies d'exclusion s'entretiennent et (se) nourrissent des discriminations liées au genre et à la sexualité ; lutter ensemble.

queer : écritures dissidentes pour « resémotiser » le réel ; pour proposer un contre-discours ancré dans un *standpoint* s'opposant farouchement à la pensée *straight* et cisnormative.

queer : corps indociles, insoumis.

queer : remettre en question les représentations traditionnelles de la sexualité, de nos sexualités, qui ont pendant trop

longtemps été chosifiées par des auteur·rices et des institutions posant un regard objectivant et condescendant sur nos corps, nos désirs et nos vies.

queer : la fin des métarécits sclérosants ; leur délitement, leur fractionnement en de multiples microrécits déjouant les scripts, les stéréotypes, et mettant en scène une multitude de possibilités relationnelles.

queer : œuvre de déconstruction nécessaire.

queer : puissance d'agir ; *empowerment*.

queer : écritures plurielles véhiculant des discours et des images renouvelés sur les sexualités auxquels d'autres peuvent s'identifier ; l'écriture comme main tendue, comme manifestation de la solidarité.

queer : écritures hétérogènes ; formes hybrides ; mélange des discours, des tons, des registres ; intertextualité massive (collage/pillage) ; en un mot : impureté, porosité, vases communicants.

queer : résister au présentisme, à l'oubli, aux ruptures de transmission qui touchent les textes queer du passé, sans pour autant ériger ce passé en musée, en monument.

queer : hors des grands récits, un rapport intime à la mémoire ; hors des grandes fractures, une possible collaboration entre les générations ; hors des effets de mode, des manies temporaires et du conservatisme étouffant, un rapport décomplexé et joyeux à des voix qui nous précèdent.

queer : une infinité de définitions (qui seront toujours lacunaires, fragmentaires), d'écritures, de styles, de tons et de formes.

queer : arriver enfin à soi, infiniment.

# BURGUNDY

UN ROMAN DE MÉLANIE MICHAUD



## Une enfance maganée dans le Burgundy des années 80

Ma mère fumait dans les allées d'épicerie et nous achetait des cannes de Chef Boyardee pis d'Alphagetti, des céréales Fraisinette, du baloney, du Kam, du Paris Pâté, du ketchup, du shortening pis ben du sucre.

LA MÈCHE

Illustration: China Marzol-Wood  
3005C  
Quebec  
Conseils des arts  
Canada Council  
for the Arts

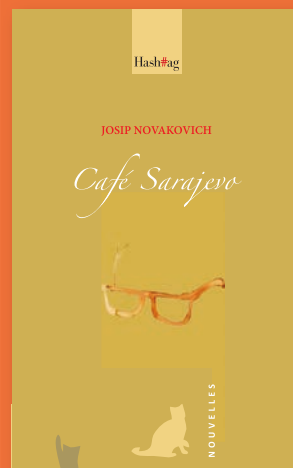
Canada

# Hashtag

JOSIP NOVAKOVICH

Café Sarajevo

NOUVELLES



Écrit d'un ton acide, provoquant le rire à chaque phrase, le recueil *Café Sarajevo* brosse un portrait sans complaisance de l'exil, du rêve américain et de la nostalgie du retour. L'œuvre originale, *Tumbleweed*, a été finaliste au Prix Scotiabank Giller en 2017.

SÉBASTIEN ÉMOND

Notre-Dame du Grand-Guignol

POÉSIE



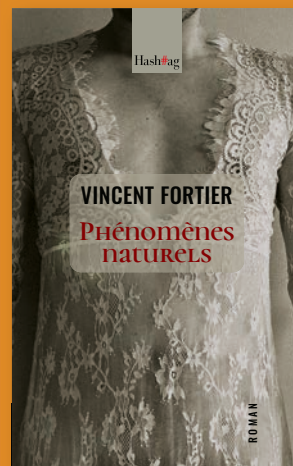
Dans *Notre-Dame du Grand-Guignol*, Sébastien Émond trouve un point d'équilibre entre le sacré et la perversion, entre le désir d'être regardé et celui d'exister autrement, sans chercher la validation d'autrui.

Chargée d'une douleur romantique, son écriture s'incarne dans des formes résolument queer et actuelles.

VINCENT FORTIER

Phénomènes naturels

ROMAN



D'une subtilité déconcertante, le style de Vincent Fortier raconte la nostalgie d'une époque en train de s'effriter. Avec *Phénomènes naturels*, il signe un roman troublant sur les failles imperceptibles qui érodent lentement la fabrique du réel.

# Une forêt en feu

**Histoire** par Michel Marc Bouchard

Au loin, la forêt est en feu. Dans la voiture de mes parents, les lueurs de l'incendie agitent l'horizon. Le premier acte va se jouer et la nature a décidé d'en planter le décor. Mon corps est désarticulé par le roulis des autobus Ottawa-Montréal, Montréal-Québec, Québec-Alma. Plus c'est inconfortable, plus vous savez que vous vous approchez de votre village natal. J'ai vingt-deux ans et, dans la voiture de mes parents, je n'écoute rien de ce qu'ils me disent. La tête appuyée contre la vitre, les lueurs rouges et orangées me donnent des allures de damné.

*Et il y a encore, quelque part au monde, une forêt qui brûle au loin, un jeune homme ou une jeune fille qui, dans la voiture de ses parents, va faire éclater la vérité.*

J'ai récemment jeté sur papier les premières scènes de ma nouvelle pièce, celle qui ne pourra pas exister si je ne leur dis pas qui je suis vraiment. Nous sommes en 1980 et le vocabulaire est bien limité. *Gay, coming out, closet...* la terminologie des mouvements américains d'émancipation homosexuelle n'a pas encore atteint nos régions. En 1980, les homosexuels d'ici parlent encore français et le vocabulaire populaire se résume à *tapette* et *fif*. Michel Girouard, le chroniqueur flamboyant, maniéré et kitch, dont l'histoire dira s'il a servi ou desservi la cause, est l'unique figure à laquelle on peut s'identifier (ou non). Une chose est sûre ; je ne veux pas lui ressembler.

Je veux être comme ces hommes qui s'embrassent, qui s'aiment et se trahissent dans le film de Rainer Werner Fassbinder, *Fox et ses amis*. Je veux ressembler aux militaires orgiaques dans *Les damnés* de Luchino Visconti. Ces rarissimes scènes érotiques masculines présentées très tard le soir au Ciné-Club de Radio-Canada. C'est par l'Art que viennent mes premiers fantasmes.

Malgré le brasier qui fait rage au loin, ni la fumée, ni la chaleur, ni la crépitation des arbres qui crament ne nous atteignent. Je coupe la phrase de mon père, le souffle de ma mère. On joue enfin la scène réécrite tant de fois. Je veux être dramaturge et

mes premières répliques doivent se jouer sur un aveu à ceux que j'aime le plus au monde.

Ma prochaine pièce, celle qui parle de qui je suis, c'est André Brassard, c'est le plus grand des metteurs en scène qui va la monter. Il dit que je suis courageux. Je ne comprends pas. Être fidèle à qui on est, c'est ça le courage ? Je veux juste écrire l'histoire d'amour qu'on ne m'a jamais racontée. J'ai l'arrogance de ma jeunesse. Je ne prends pas la mesure de ce que les hommes comme lui, les Michel Tremblay, les Pierre Vallières, et tant de héros sans nom ont fait avant moi, pour que je sois qui je puis être.

Ma pièce *Les Feluettes* triomphe. Je rejoins la cohorte des Normand Chaurette et des René-Daniel Dubois. Nos écritures sont libérées, porteuses de fantasmes, de corps chargés de plaisir et de morts d'opéra. Nos œuvres sont populaires auprès de notre auditoire naturel, mais aussi du grand public. Nous avons réinvesti le champ de la passion amoureuse, champ déserté par les hétéros, qui tentent à ce moment de redéfinir leurs rôles respectifs et qui ont d'autres chats à fouetter que de parler de sentiments.

Après bien des années, force m'est de constater qu'au-delà de l'impact populaire et mondial, ma pièce a généré des dizaines et des dizaines de témoignages de reconnaissance, de *coming out*, de remises en question. Ma pièce a fait œuvre utile. Tout comme celles de Jean Genet, de Yukio Mishima, de Tennessee Williams, d'Olivier Py avant moi.

À sa création, *Les Feluettes* était issue d'une nécessité. Depuis, j'assiste à des mises en scène sympathiques, parfois inoffensives, désertées de l'urgence d'origine, mais dont le discours romantique résonne encore. Du désert de la représentation sexuelle à l'époque où elle fut écrite à notre monde actuel où la pornographie fait partie du quotidien, le besoin d'aimer et d'être aimé et les mots pour le dire sont intacts chez l'être humain.

Et il y a encore, quelque part au monde, une forêt qui brûle au loin, un jeune homme ou une jeune fille qui, dans la voiture de ses parents, va faire éclater la vérité.

---

Auteur dramatique, scénariste et librettiste, on doit à **Michel Marc Bouchard** une vingtaine de pièces traduites et jouées dans les plus importants théâtres, ici et à l'étranger, dont plusieurs ont été adaptées au cinéma. Il est récipiendaire de nombreux prix nationaux et internationaux.

AUTOMNE  
2020



H É L I O T R O P E





Avec moi, ils ne savent plus de quel pays ils viennent. Ils partent de toute façon plus qu'ils ne viennent. Je floute les frontières, j'ai ce don, avant c'était une malédiction.

Ce soir, une *date*. Je glisse vers son rire tendre. Le plancher sous mes pieds nus revêt une sueur nouvelle et confiante.

Mes vêtements tombent et moi je reste debout.

Chaque pas que je fais vers lui, je le fais surtout vers moi.



Dissimuler mon érection – ça me gêne au début que tu voies cette protubérance. J'ai longtemps voulu arracher cet appendice de mes propres mains – je ne te le dis pas cette fois-là pour ne pas briser l'ambiance déjà tendue.

La fureur transphobe me déconcentre, je pense à mes sœurs poignardées, lacérées, brûlées, j'ai la chienne. Elles restent en filigrane derrière mes paupières. Tu me rassures, tu n'es pas un enfant de la haine.

Je desserre mes poings habitués à la lutte.

Je voudrais être autre chose qu'un secret. Être vivante pour le dire.

Je sors de chez toi avec ton prénom bien formé dans ma bouche.

On s'aime une nuit,

cinq nuits,

ensuite on en viendra même à s'aimer dans le jour.



Tu me retiens dans les draps. Il va falloir que je rentre avant le matin. Cendrillon avait son carrosse, moi, j'ai la menace d'une repousse de barbe.

Tu passes tes mains sur ma figure. Mon souffle se coupe. Non, je t'en supplie ne va pas là où ça brûle. Je ne comprends pas. On a voulu me battre des dizaines de fois quand on s'est rendu compte que mon visage perd de sa douceur après une certaine heure.

Sous la pulpe de tes doigts, ma repousse de petits poils blonds, bruns, aux reflets auburn, ma peau de papier sablé.

Je te fais dos. Je suis la neige sale du printemps, que je te dis.

À ma grande surprise, tu embrasses ma repousse de barbe, plusieurs fois.

Cet après-midi, je repartirai avec ta salive sur mes joues qui sourient.

---

**Gabrielle Boulianne-Tremblay** est écrivaine et comédienne. En 2018, elle faisait paraître *Les secrets de l'origami* à Del Busso. Co-porte-parole d'Interligne, elle est également coéditrice des trois recueils collectifs *Poèmes pour Saturne* et travaille actuellement sur une autofiction.

# Prix Champlain

LAURÉAT



« Des mines littéraires, au-delà de la spécificité de ses thèmes qui comprend entre autres la nordicité, le labeur et la création d'un monde neuf, tente de répondre à ce que c'est que d'habiter un territoire et d'y appartenir. »

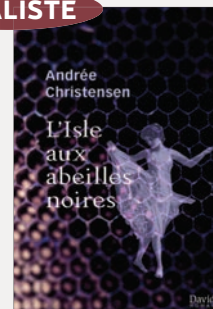
LE JURY DU PRIX CHAMPLAIN

Isabelle Kirouac Massicotte  
*Des mines littéraires*  
Éditions Prise de parole

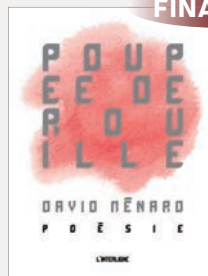
FINALISTE

*L'île est dotée d'une âme double,  
de deux paysages géologiques  
distincts, de deux personnalités,  
de deux génies du lieu.*

Andrée Christensen  
*L'île aux abeilles noires*  
Éditions David



FINALISTE



*je me balancerai entre  
mes visions de pourpre  
et ma furie sublime  
dans ma cage de soleil*

David Ménard  
*Poupée de rouille*  
Éditions L'Interligne

FINALISTE

*Perdre le Nord  
Je suis dans la Jetta, seule pis je m'en vais  
en sachant pas pourquoi*

Lex Vienneau  
*Roadkill*  
Éditions Perce-Neige



Québec



Maison de la littérature

Centre de la littérature



refc.ca



REFC Regroupement des éditeurs franco-canadiens

# Corps ravis et renouveau d'équations

Page par Nicole Brossard

*Un poète est l'être le moins poétique du monde, car il n'a pas d'identité, il est constamment à la place d'un autre corps et en train de le remplir.*

– Lettre de John Keats à John Woodhouse, 1818

*I'm good at being uncomfortable so I can't stop changing all the time.*

– Fiona Apple citée par Marie Darsigny, *Trente*, Remue-ménage, 2018

Les écrivains se croient souvent différents d'eux-mêmes parce que la littérature leur assigne des comportements (poètes maudits, mélancoliques, engagés, rebelles, etc.) et des usages du vivant d'inspiration littéraire ou politique. C'est subliminal, mais il est vrai que la littérature, selon les époques et aussi d'une manière générale, ordonne des formes d'accélération du désir et des effets de sens qui font muter les paysages intérieurs. Elle commande des attitudes, échafaude des tourments, des emportements, assigne à résidence mentale certaines audaces, dresse sa propre liste des fautes et des erreurs à choyer, à faire ou à ne pas faire. Nous sommes plusieurs à nous y jeter à corps perdu de tous les angles possibles de l'émotion, du cri, de l'intelligence, de la tendresse, de la colère et du bris, flairant les moindres courbes dites quantiques de l'âme.

Il faut bien parler de notre corps et de ce qu'il fait de nous au réveil. La chaleur, la faim, l'eau, le froid, l'humide et l'ardeur. La capacité de se mouvoir au milieu des sens, de valider nos questions et de sourire : allusion, jeu de mots, complicité. On n'en finit jamais avec le corps, son potentiel d'extase et de tremblement lové entre sexe et neurones. Mais ce que je sais surtout, c'est qu'un corps qui s'émerveille penche irrémédiablement du côté de l'imagination, du ravissement et

d'équations à saveur de racines aériennes. « Et mon corps est ravi » donne toujours à écrire.

Queer : tout récemment, j'écrivais dans une nouvelle préface à *The Aerial Letter* : « Je ne suis pas encore prête à échanger le mot lesbienne pour les mots gay et queer. J'aime garder tout près de moi la poésie de Sappho, de Gertrude Stein, d'Adrienne Rich et de Dionne Brand, tout autant que la pensée radicale de Monique Wittig, de Mary Daly et de Michèle Causse ainsi que la prose de Djuna Barnes. J'aime le mot lesbienne parce qu'il est un réservoir d'images de femmes et de féministes dans la complexité de leur désir et de leur énergie spécifique. » J'ai projeté sur le mot lesbienne : femme-sujet, utopie, poésie qui fait synthèse du vivant dans son élan de discernement. Je n'ai pas non plus l'habitude d'utiliser des mots susceptibles de me gommer. Homme, gay, queer, personne me déconcentrent.

Le mot queer : son étrangeté est vaste et prometteuse car elle n'assigne pas de frontière à la circulation du désir, du fantasme et de ses déploiements. Par définition, le mot est festif, transgressif. Il est porteur d'extravagance, d'insolence, de spectacles et d'algardes. Il m'arrive aussi de penser que plusieurs femmes artistes surréalistes du xx<sup>e</sup> siècle auraient sans doute plus facilement accepté de se dire queer que lesbiennes ou féministes.

Des rencontres littéraires d'actualité, je pense ici à *La Minotaure* de Mariève Maréchal, à *Trente* de Marie Darsigny, à *Liminal* de Jordan Tannahill. Elles se font soit par l'écriture elle-même, soit par une manière de mêler le corps à l'univers, à la mythologie, à la culture. Réinventer tout ça d'un bon coup de respiration dans la narration pendant que les phrases avancent comme des « moyens de pression<sup>1</sup> ».

1. Troisième titre du chapitre « Prologue » de *Querelle de Roberval* de Kevin Lambert.

# Rolande à l'Astral 2000

Récit par Chloé Savoie-Bernard

**Je devais lire mes poèmes durant la Nuit blanche à Montréal. Les organisateurs de la soirée promenaient un groupe d'un endroit à l'autre dans le quartier Centre-Sud. Le segment « poésie » avait lieu à l'Astral 2000. Trente minutes seule sur scène, c'était quand même long, mais bon, je me disais que j'étais payée presque dix dollars par minute, alors je ne pouvais pas trop me plaindre.**

L'Astral est habituellement un bar de karaoké. Il y a des machines à sous, seulement deux sortes de bière en fût, de la Labatt 50 et de la Bud. Je suis arrivée plus tôt, j'ai parlé avec la barmaid, elle venait de Montmartre. J'ai bu une pinte presque au complet en quelques gorgées. J'ai parlé aussi au gars du son, c'était le même qui mettait les tounes de karaoké. Il m'a montré son astuce pour que tout le monde chante durant une soirée, pas seulement ceux qui chantent bien. Le groupe est entré. Plusieurs têtes blanches, de prime abord, pas exactement mon public cible. Un instant, j'ai pensé lire autre chose que les poèmes que j'avais imprimés, des inédits qui parlaient de la fin du monde, d'amantes, d'amants et puis après je me suis dit *fuck that, c'est trente minutes de leur vie, ils sont capables d'en prendre*. J'ai lu. J'avais fait beaucoup de yoga, de danse, les jours précédents alors je me sentais sur mon x dans mon corps et dans ma voix. Les gens m'écoutaient vraiment, ça m'a surprise. J'ai fini de lire, j'ai dit merci, on a applaudi. Je me suis penchée pour boire les deux dernières gorgées de ma pinte laissée par terre.

Une femme est venue me voir. Elle n'était pas avec le groupe. C'était une habituée du bar. Elle m'a dit, *ce soir tu as parlé pour moi. Toute ma vie, je me suis cachée*. Mes yeux se sont remplis d'eau. Depuis un an ou deux, je suis vraiment vulnérable après mes lectures, mais c'était pas juste ça. Elle s'est tassée, deux gars du groupe m'avaient acheté une bière, ils m'ont demandé si j'étais correcte, *y a tellement de haine dans tes poèmes*. Je leur ai répondu, *vous en ressentez pas, vous, de la haine ? Wet'suwet'en, Polanski sélectionné douze fois au César, Océane Boyer, pas de haine, vraiment ?* Celui qui parlait reculait à mesure que je haussais le ton, il a rétorqué, *oui, mais toi ta haine semble venir de l'intime*. Je lui ai récité mon laïus habituel, blablabla, le privé est politique, blablabla, il a fini par partir en disant, *merci de me cadrer*.

J'ai dit *de rien*.

Je suis allée m'asseoir avec celle qui était venue me voir. Je l'ai laissée me payer un verre. Ça faisait trois fois qu'elle me l'offrait. Elle s'appelait Rolande. Elle m'a raconté qu'elle avait presque toujours vécu dans Centre-Sud, mais qu'elle venait d'une communauté autochtone proche de Drummondville. Qu'on avait de la chance, notre génération, qu'elle, elle s'était fait balancer de la marde pour avoir seulement mis la main sur la cuisse d'une femme. Elle m'a appris qu'elle avait soixante-douze ans, qu'elle avait toujours été gaie. Je lui ai parlé de moi, un tout petit peu. Plus tard, avant que je parte, la barmaid m'a serrée dans ses bras, Rolande m'a serrée dans ses bras. Le gars du son m'a dit que la poésie, en fait, c'était comme des chansons sans musique.

Je suis revenue chez moi, juste en haut de la côte, dans mon appartement de bourgeoise pas riche mais de bourgeoise quand même du Plateau Est. Je me suis fait une tisane, des toasts au végépaté, puis je me suis couchée en me trouvant chanceuse et pas juste parce que parfois, vraiment pas souvent, je faisais presque dix dollars de la minute.

---

Chloé Savoie-Bernard est écrivaine. Elle habite à Montréal depuis toujours. Elle aime les étirements et être surprise.

# L'amour est une douleur

**Histoire** par André Roy

*Et la Mère, fermant le livre du devoir,*

*S'en allait satisfaite et très fière, sans voir*

*Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,*

*L'âme de son enfant livrée aux répugnances.*

– Arthur Rimbaud

Je viens d'un temps que les jeunes gais ne connaissent pas. C'était un temps mortel. Celui de l'ignorance, de la pauvreté, de la *maléducation*. Temps de la malédiction de l'Église, des religieux confits d'hypocrisies, de la misère noire de la conscience apeurée. Temps de la honte, de la cruauté, du mensonge – rien qu'à y penser, j'ai la nausée. Temps du désamour, du *malamour*, de l'amour qui ne peut être que désastre, massacre, malheur. Temps de la décomposition, du pourrissement, du corps exsangue tant il a été annihilé, aplati, vidé de son intelligence, de ses fantasmes, de ses rêves. Pas de chair, pas de désir. Pas de sexe, pas d'âme. J'ai ainsi failli être anéanti, néantisé avant même d'être adulte. Suis-je né de l'ennui, de l'abrutissement de la religion sous des saints empaillés, des curiosités impudiques vite repoussées ? Sous mes cheveux blonds bouclés, dans mes yeux bleu-vert, sommeillait un bel enfant déjà jeté aux abominations, soumis aux remugles. Innocent, droit, obéissant pourtant. Secret, timide, fragile, disaient mes tantes remarquant ma chétivité. Cela voulait dire qu'elles avaient vu, perspicaces, une douleur qui, au cours des ans, allait gonfler, grossir comme une stase cancéreuse. Cette douleur était celle d'aimer les hommes<sup>1</sup>. D'être ému par eux. Mon cœur battant la chamade quand je les vois. Oui, empourpré en pensant aux hommes, à leur beauté, à leur corps, à leur pénis. Cet amour est comme un roman sans cesse lu, couvé et convoité. Je ne m'en suis jamais libéré. Il a montré mon âme véritable trop soumise à la détestation de soi. Par lui, je me suis assuré que, grâce au chemin de l'écriture, j'irais loin, quoi qu'on puisse raconter sur moi.

Alors, je n'ai cessé de parler de cet amour. Existe-t-il ? Existera-t-il seulement pour moi ? De le voir dans les livres, m'est toujours venue une émotion qui m'emportait chaque fois dans cette douleur délicieuse. C'est pourquoi j'ai beaucoup attendu de l'écriture, celle des autres comme de la mienne. Je voulais être lié à cette écriture de l'amour et je la retrouvais toujours, autant ébloui qu'épouvanté, lorsque je lisais – et plus

tard quand j'écrivais. Toujours surpris par elle. Caressé par elle. Enculé par elle. Mais si doucement, si tendrement. Elle était brûlante. Elle était la chair des anges. Vive, palpitante, immense. Elle me mordait comme seul Dieu le peut. Ô splendide amour.

Certes, j'ai cherché souvent dans les livres les questions et les réponses pour savoir où avancer durant mon adolescence, quand je me suis dit qu'il n'y aurait que l'écriture pour vivre. La perpétuité de l'écriture. Comme celle du sexe. J'en ai été souvent malheureux, cet amour me blessait parce que je ne pouvais le partager. Mais je ne sais quelle boussole, toujours libre, juste, m'aimantait vers les vrais livres, qui allaient me sortir de l'ombre, de la tristesse du solitaire que j'étais. Non, je n'étais pas toujours heureux, surtout au moment de la puberté, qui m'a été longue. Je savais que, par ces livres, je fréquentais des dangers aussi vrais que les blessures que m'infligeaient les camarades de classe et dont les justifications étaient aussi claires qu'un blasphème. Que m'importait cette agressivité, pourtant si souvent atroce, méchante, puisque j'y échappais par la lecture, par mes tentatives d'écriture. J'ai su qui j'étais par ces œuvres audacieuses, insolentes, désespérées, intenses, dramatiques, vibrantes, gracieuses, fiévreuses, mystérieuses, inattendues, portées par une langue extatique, stupéfiante, unique, comme celle de Marcel Proust, Sade, E. M. Forster, André Gide, Marcel Jouhandeau, Julien Green, Giorgio Bassani, Tony Duvert, Sandro Penna, Yukio Mishima, Pier Paolo Pasolini, Thomas Jonigk, Dennis Cooper, Christos Tsiolkas, Hervé Guibert, Gilles Leroy, Édouard Louis, Mathieu Riboulet...

Quelle importance alors que le théâtre social gai, l'orthodoxie arasante des manières d'être, le semblant amoureux du mariage, les querelleurs du genre, je suis dans l'écriture, dans des centaines de possibilités de vivre, dans la beauté infinie (la plus belle comme la plus sombre), dans le ravissement sexuel. En un mot : sauvé.

1. Mathieu Riboulet, « À contre-temps, décidément », dans *Compagnies de Mathieu Riboulet*, collectif, Paris, Éditions Verdier, 2020.

**André Roy** est né et vit à Montréal. Écrivain et critique de cinéma, il a publié presque tous ses ouvrages aux Herbes rouges. Il a reçu pour ses œuvres plusieurs prix prestigieux.

# La parole de Dieu

**Histoire** par Antoine Charbonneau-Demers

Depuis que j'écris, je cherche à savoir *pourquoi* je parle autant de ma sexualité. À présent, j'explique en entrevue que Dieu écrit à travers moi, mais les journalistes ne le retiennent jamais. Si j'évoque Dieu, c'est parce que moi, je n'ai rien à dire, mais qu'il y a bien quelque chose en moi qui m'ordonne d'étaler ma sexualité dans mes textes. C'est ma vocation. Quand je baise, ça me fâche d'être condamné à l'intimité. Ça me semble anormal de garder ces événements pour moi. Je dois les rendre publics. Si je pense à mon intimité, je pense à tellement d'autres choses que la sexualité : mon téléphone, mes cahiers, mes poubelles.

*Un homosexuel ne devrait jamais faillir à son devoir. Il ne devrait jamais rien inventer, il ne peut pas se le permettre.*

Baiser, c'est mon vrai métier. L'écriture, c'est juste un outil de travail. Si j'étais acteur porno, je serais filmé, je n'aurais pas besoin d'écrire. C'est le spectacle qui compte dans ma sexualité. De temps en temps, sur Grindr, l'univers m'envoie un signe qui me confirme que je suis sur la bonne voie :

*Domage être si beau mais réduit à un objet de désir et sexuel, beau contenant mais le contenu semble triste à connaître, retourne à ta plume ça permet de mieux penser et être créatif de son temps et sa personne, être réduit comme un pornstar attendant' ejaculation sa gueule, comme un déchet des hommes*

Les hommes que je rencontre me posent parfois des questions. Ils se doutent peut-être qu'ils intègrent un projet qui n'est pas

le leur. Mais ce ne sont jamais des artistes. J'évite les artistes, ils sont trop dans leur affaire.

- Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?
- Je suis écrivain.
- T'écris quoi ?
- Des romans.
- Crime, je pense que t'es le premier que je rencontre.
- Ah ouais ?
- De quoi ça parle ?
- De ma vie sexuelle.
- Fait que là, tu vas-tu parler de moi dans tes livres ?
- Ça se peut.
- Ben crime, lâche pas. Tu sais pas ! Peut-être qu'à un moment donné tu pourrais être publié.

Peut-être qu'à un moment donné, ils pourraient entrer dans la littérature. Moi, j'évite la littérature homosexuelle. J'ai peur d'apprendre que je manque un tas de choses excitantes. Ou pire : j'ai peur de voir qu'un auteur gai a écrit une histoire hétéro. Un homosexuel ne devrait jamais faillir à son devoir. Il ne devrait jamais rien inventer, il ne peut pas se le permettre. J'en ai écrit plein, de fictions, moi aussi, pour me donner l'impression que j'accomplissais un vrai travail, mais c'était un coup d'épée dans l'eau. On ne me croyait pas. On me disait : « T'as tellement des bonnes idées. » Depuis que j'écoute Dieu, que j'ai arrêté de travailler dur et que je raconte juste la vérité, on peut me croire. Mon seul travail, désormais, c'est de relire chacune des phrases qu'il m'a dictées, et, si je tombe sur une phrase qui vient de moi, de l'effacer. Je ne réfléchis plus et j'entre dans ma vraie sexualité, inconsciente, mécanique, imprudente, spirituelle. Celle que je défends.

Antoine Charbonneau-Demers est l'auteur des romans *Coco* (prix Robert-Cliche 2016), *Good boy* et *Daddy*, publiés à VLB éditeur. Diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, il poursuit également une démarche en arts vivants.

# Bilitis, 1985

**Souvenir** par Olga Duhamel-Noyer

Au moment de partir du Bilitis, la doorman nous disait toujours, *take care*. Des filles nous avertissaient souvent du danger en nous conseillant de rester groupées le plus possible quand on partait du bar. Beaucoup de femmes se faisaient suivre à la sortie des clubs lesbiens. Il arrivait aussi parfois que, tard dans la nuit, tout en haut de l'entrée qui donnait sur Saint-Denis, un grand costaud tapi dans l'ombre agite bizarrement le bras, la main jusqu'à en avoir les yeux révilés. Avec le recul, penser que de pauvres types venaient régulièrement se branler à l'entrée du Bilitis me semble étrange.

J'étais très jeune, pas du tout majeure, et c'était le premier bar de filles que je fréquentais. L'extérieur était plutôt ordinaire, je me souviens néanmoins qu'une amie straight, comme on appelait entre nous systématiquement les hétéros, affirmait que l'on voyait bien qu'il s'agissait d'un club lesbien parce que l'entrée imitait quelque chose à quoi je n'aurais jamais pensé toute seule : les grandes lèvres.

Passé cette première entrée, il fallait descendre plus d'une vingtaine de marches pour arriver à la lourde porte derrière laquelle se trouvait la discothèque. Le samedi, seules les femmes étaient admises. Toutes se parlaient. Il y avait foule et autour de minuit la queue débordait loin dans les escaliers. Des étudiantes en technique infirmière, une militaire, des jeunes femmes qui dansaient en région, deux enseignantes, une psy, des secrétaires, des serveuses, une dentiste et une stagiaire en comptabilité. La doorman nous faisait entrer au compte-gouttes en souriant à chacune. Dans la grande salle souterraine, la musique nous électrisait. Deux barmaids parfaitement expertes tenaient le bar qui occupait tout un mur.

En retrait et montées sur de hauts talons, trois femmes très bronzées, les patronnes, disait-on, passaient la nuit entre le bar et un genre de bureau que l'on pouvait apercevoir quand la porte s'entrouvrait. Elles étaient habillées de cuir souple et coloré, rouge, bleu, mauve, et exhibaient des crinières rugissantes, méchées d'auburn et de roux quand, dans le club bondé, la plupart des filles portaient les cheveux courts. Face au bar, la piste de danse constituait le véritable cœur battant de la discothèque. De puissantes colonnes de son, des spots multicolores, des stroboscopes et une boule disco encadraient la petite scène carrée, recouverte d'inox. Au gré des succès qu'enchaînait la DJ, les filles se ruèrent toutes sur le dancefloor.

Pour fendre la foule du Bilitis et s'ouvrir un passage, des serveuses virevoltaient avec leur petit plateau rond, en glissant sensuellement une main libre sur la taille des clientes. Une bière après l'autre et des cocktails simples, gin-tonic et

téquila sunrise. Beaucoup de filles fumaient, ce qui permettait d'allumer la cigarette des unes ou des autres. Je crois bien que, dissimulées dans les coins plus sombres, elles prenaient aussi pas mal de coke, tandis que sous les lumières colorées, les patronnes continuaient d'onduler sur la musique en offrant des sourires à toutes. Les filles qui avaient eu la chance de pénétrer dans le bureau des patronnes prétendaient qu'elles s'y faisaient des lignes géantes comme leurs godemichés – très loin des images floues de David Hamilton.

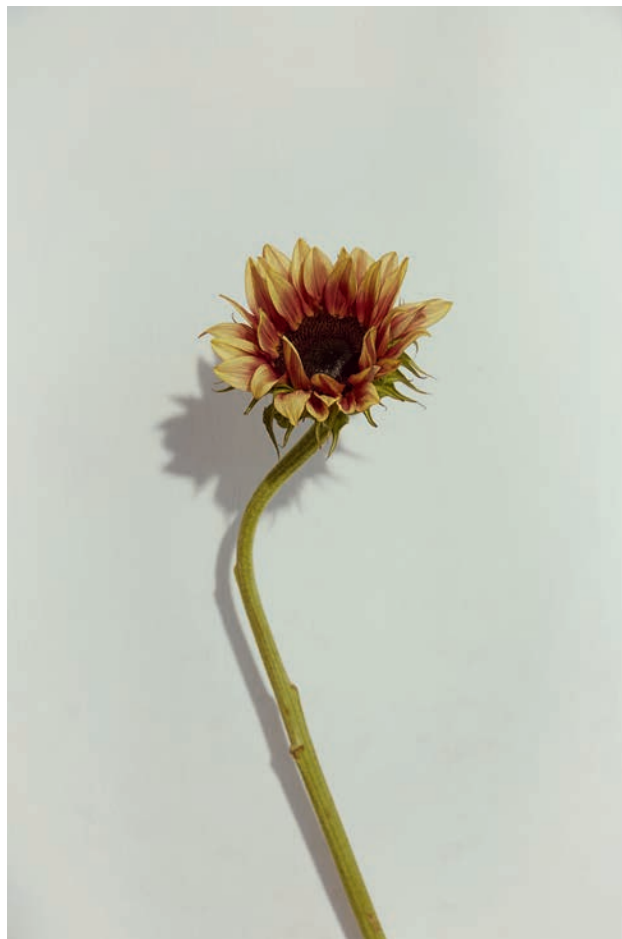


Photo : Oumayma B. Tanifous

**Olga Duhamel-Noyer** est née en 1970 à Montréal. Elle a publié quatre romans : *Mykonos* (2018), *Le rang du cosmonaute* (2014), *Destin* (2009) et *Highwater* (2006). Elle est aussi directrice littéraire à HélioTropé.

Sous la direction de  
ISABELLE BOISCLAIR, PIERRE-LUC LANDRY  
et GUILLAUME POIRIER GIRARD

# QuébeQueer

Le queer dans les productions littéraires,  
artistiques et médiatiques québécoises

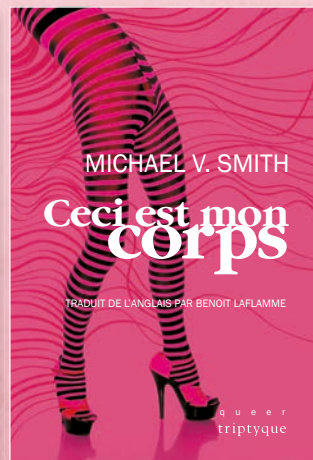
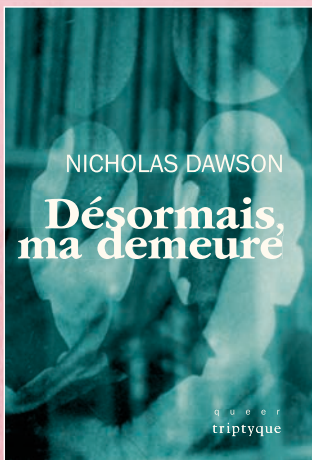


Les Presses de l'Université de Montréal



En plus d'offrir un portrait des productions culturelles queer au Québec tant francophones qu'anglophones, dont certaines autochtones, cet ouvrage s'attarde à révéler le caractère queer de celles qui ne le sont pas *de facto*. Il se présente comme un manuel de référence sur le sujet, avec des essais critiques – qui portent autant sur la littérature et le monde du spectacle que sur les arts médiatiques ou la presse gay – et des textes expérimentaux – fictions, dessins, récits autobiographiques.

**P | U | M**  
Les Presses de l'Université de Montréal



En contestant les idées reçues, les impasses politiques et les identités, la collection **Queer** propose des livres qui, tout à la fois, foutent le bordel et sont de véritables œuvres d'art.

q u e e r  
triptyque



groupenotabene.com

# Meilleur Espoir Féminin

Poème par Pascale Bérubé

mes miroirs vidés  
un os  
à la fois transparente  
une fenêtre entrouverte oubliée sous l'ongle  
la ligne d'un lac

derrière l'oreille  
j'aimerais trouver

la réponse blanchie  
dans tous les films

où je ne suis pas les histoires

les changements de teintes  
pour être iridescente  
habiter la bouche de cette femme qui dit ;

j'étais tellement plongée dans ce film  
j'ai oublié que

j'existais

les femmes de la vraie vie ordinaires  
trament des maisons de survie  
pour leurs bébés

on me donne les paupières aux couleurs impossibles  
mais

je cherche les cheveux mous les  
ventres polis d'enfants de coton

les seins trempés de  
lumière  
la vapeur

des femmes entre vues  
heureuses ces mouvements  
calculés comme des fils

des corps en allées laquées

une lumière de sabre  
froid me fait intacte dans le désordre

d'être une femme  
l'argent des ciseaux  
servait à reconfigurer nos présences ;

jamais la même femme

toujours une seule colère

combien de miroirs  
brassés à sec

pour mouler une seule semaine  
à ce vide que parlent

mes cuisses

je mourrai bientôt  
une incision dans une soie  
m'annoncera  
ma dernière mère  
j'ai réussi à souffrir

comme une vraie femme  
dans cette vie-là je chantais j'étais actrice un objet le  
document indispensable dans la maison qu'habitaient nos  
mères  
une femme faite de moi  
même rondeur dans le poing vit ma vie à ma place

voix toujours bien épilée

ces femmes sautées  
en bas des fenêtres  
elles me ressemblent  
mon front  
contre la main de la mère

est une piscine endormie  
le corps des filles noyées

peignés par ses doigts de muguet d'incendies

me rappellent toutes les minutes

de ne pas être les autres  
j'enfile les robes de femme au foyer les visages lilas ou



turquoise  
 les marées moulées sous nos  
 les mines chargées entre les veines  
 je voudrais m'étendre dans le bain  
 être femme normale  
 sauve de cette colère  
 pleine de salive et de larmes aller avec ma mère enfin  
 débarrassée  
 de moi dans des boutiques où toutes les femmes  
 ne connaissent pas autre chose  
 que leur nom  
 leur taille  
 tout ne sera pas un cri  
 les vases refermaient  
 des versions  
 de mon corps  
 chaque mèche prise expliquait la totalité  
 des habits de chlore par cœur  
 ces filles qui avaient des gymnases  
 de sol blond  
 sous la peau  
 me guidaient  
 la lente pousse des hanches  
 menait aux murmures  
 des enfants à naître  
 toutes les femmes dessinées pour rien dans  
 le froissement d'une vitrine  
 savent de quoi je parle  
 la salle de bain  
 tranquille en ses angles aujourd'hui  
 alors que j'essaie d'exciser  
 de visage  
 je voudrais parler  
 au bout de ma voix  
 cette contrée où les maisons laissent bien  
 les femmes redevenir  
 sang  
 devenir une autre femme  
 sans le voir venir  
 des amis me parlent je glisse autour du solide de leurs voix  
 je suis un vêtement ample une joue de fille molle

dans laquelle on n'a  
 jamais mordu  
 un cygne trempé dans la voix  
 ces amis  
 veulent faire de mon corps une maison stagnante  
 je voudrais réciter les bords d'un divan  
 le nombre de rouges dans une glace  
 je pourrais m'appartenir dans un poème  
 faire de mes pertes ma mère ou ma fille  
 remettre dans les armoires les jours de torrents  
 j'écris dans le vide du corps  
 personne ne sait que je suis ici  
 être une femme  
 était  
 des années d'entreposage  
 dans une seule  
 cheville  
 le ventre des draps épuisés  
 souhaiter une dernière chapelle  
 dans la petite ligne  
 d'une seule veine rose  
 une joie de clarté ciselée  
 identique  
 à la perte de moi  
 une saison où nous perdons toutes  
 quelque chose  
 des vêtements repassés par une fatigue  
 jamais incarnée  
 dans la  
 bonne paume  
 les femmes blondes me laissent  
 des ciels jugulés  
 le nerf lisse  
 d'un jardin

---

**Pascale Bérubé** est autrice et poète. Elle développe depuis quelques années une démarche autour du corps (l'absence de, aussi), de l'intime, du domestique, de l'étrangeté d'être au monde et flottante, de même que sur la sérialité des femmes, l'identité féminine, l'image et la présence virtuelle.

# Dire ce qui n'est pas dit

Essai par Gail Scott | Traduction de Luba Markovskaia

*Si nous ne sommes pas dirigés  
par un seul homme, une seule forme  
ne saura nous contenir.*

– Douglas K. Martin

J'en suis venue à envisager l'objet d'écriture, dans la mesure où un tel terme peut être personnalisé, comme un en-devenir qui émerge au fil du temps, dans le mouvement du temps/espace + une forme d'expérimentation pour tout écrivain qui a des couilles, réelles ou métaphoriques. Si *Heroine* était un récit en forme de spirale, si *Main Brides* était une installation ivre, à partir de *My Paris*, j'ai voulu inscrire la narration de plus en plus dans la langue même. Car il me semblait que les enjeux identitaires féministes avaient été absorbés profondément dans ma trajectoire d'écriture avec le temps ; inscrire le « je » dans la langue revenait désormais à permettre au jeu de la langue de devenir le précepteur principal. Le travail de l'Américain CA Conrad<sup>1</sup>, un poète queer contemporain, en particulier



Photo : Oumayma B. Tanfous

son *Standing in Line For Death*, me paraît exemplaire en ce sens. Ses expérimentations sur sa pensée + sur son corps, qui s'accompagnent d'une extraordinaire ouverture au langage, donnent lieu à une œuvre remarquable, à la fois précise + sublime. Dans la modeste expérience qu'a été mon roman *My Paris*, j'ai été enthousiasmée de découvrir que le « je » écrit devient beaucoup plus petit, plus queer, plus poreux si le verbe est moins actif ; c'est pourquoi les verbes de ce roman se conjuguent au participe présent plutôt qu'à la voix active. Le diariste est une petite figure chaplinesque qui avance + recule sur ses gerondifs, s'imprégnant du temps + de la ville. Dans *The Obituary*, pour dire ce qui n'est pas dit – une histoire familiale racisée et refoulée –, il me paraissait essentiel de fragmenter non seulement la narration, mais aussi la narratrice. Comme c'était difficile de trouver les phrases justes... Je suis arrivée à l'idée d'une narratrice tripartite, ou en fractale, qui partirait en vrille pour s'incarner tantôt en une historienne lesbienne qui parle depuis le sous-sol et tente de s'en tenir aux faits, comme si c'était une narratrice omnisciente ; tantôt en une mouche mâle hautement charnelle et aisément excitée posée sur un mur, qui représente l'Id de la figure de Rosine, couchée sur le lit. Je souhaitais créer – surtout pour la fausse narratrice, Rosine, qui est soit un fantôme, soit saoule morte – des phrases maladroites se mouvant sur un terrain accidenté. Le terrain est accidenté dans la mesure où il représente, *sub rosa*, une histoire coloniale tordue. Parmi les autres démesures, on retrouve les inévitables incohérences d'une figure à l'identité plurielle, élevée de façon à tenter de toujours satisfaire tous les camps à la fois. Celle-ci parle donc en omissions ou en décalages, qui se soldent en des mensonges pas tout à fait en surface, les « omissions de tout le récit contribuant à l'incapacité des générations successives à communiquer avec ouverture d'esprit, discernement, fermeté de principes, conséquemment, élevant toujours des murs protecteurs de quasi-paranoïa<sup>2</sup> ».

1. Ce poète pratique toutes sortes de rituels matinaux avant de composer un poème, comme retracer la trajectoire d'une fourmi se dirigeant vers son nid, ou encore se masturber auprès d'une ruche.

2. Gail Scott, *The Obituary*, Toronto, Coach House, 2010 ; New York, Nightboat, 2012.

Romancière et essayiste de langue anglaise, **Gail Scott** vit au Québec. Elle a publié huit livres, parmi lesquels *The Obituary* (2010/12), finaliste pour le Grand Prix du livre de Montréal. Ses écrits ont été traduits en français, en allemand, en portugais et en espagnol. Elle a elle-même traduit plusieurs auteurs québécois, dont Michael Delisle.

# Nous avons toujours été queer

Récit par Kama La Mackerel

Je suis né-e et j'ai grandi à l'île Maurice, dans les années 1980 et 1990. Île plantationnaire, colonie française, puis colonie britannique, Maurice s'est construite à travers l'imaginaire esclavagiste dans l'héritage de la servitude.

J'ai vécu dans une famille mixte dans tous les sens du terme : entre deux races, trois religions, trois ethnies, étant *kreol*, *malbar* et *madras*, hybride comme l'île elle-même, entre l'Afrique et l'Asie du Sud. J'ai résidé dans les entre-espaces, les interstices entre deux langues coloniales et deux langues ancestrales.

J'ai quitté l'île Maurice à l'âge adulte, immigrant d'abord en Inde, puis au Canada, puis au Québec. Je me sens pris-e entre tous ces territoires, ces eaux aux températures et aux goûts différents. Mon soi est divisé, vivant dans la hantise de ces mondes auxquels j'appartiens sans pouvoir m'y sentir chez moi. Je m'imagine souvent l'arrivée de mes ancêtres en vue du littoral de cette île inconnue, après le trajet éprouvant à travers l'océan, voyage forcé pour du travail forcé sur cette terre où iels ont laissé leur sel. Comment ont-iels vécu le deuil de la non-appartenance ?

*Pour iels, est-ce que c'était un deuil queer ?*

J'étais un garçon qui s'imaginait porter des robes. Les petites voitures, les fusils en plastique et le soccer me laissaient indifférent-e. Ce que j'aimais, c'était la domesticité, les commérages des femmes fortes de la famille, le mouvement de leurs mains quand elles broyaient les épices sous une roche noire, les six mètres de tissus qu'elles drapaient autour de leur corps pour aller porter leurs offrandes aux divinités du temple. J'aimais aussi les poupées de mes cousines aux longs cheveux tressés. Je désirais tellement avoir de longs cheveux moi-même.

J'ai très vite compris, dans le contexte de mon enfance, que j'étais un-e *zom-fam*, un-e homme-femme vivant entre et à

travers les deux genres, qui n'est ni homme ni femme, et qui incarne à la fois les énergies masculines et féminines.

Ça, c'était avant de savoir que j'étais « queer ». Je n'avais pas encore lu Judith Butler. Je ne savais même pas ce que voulait dire LGBT. Comment nomme-t-on l'espace vide entre l'expérience d'un corps et d'un genre, qui est dicible uniquement dans les langues de ses ancêtres, mais qui reste inconnu dans le langage colonial dominant ? Ce vide est-il une forme de deuil ?

*Ce deuil est-il un deuil queer ?*

Maintenant dans ma trentaine, je suis un-e artiste interdisciplinaire qui œuvre en performance, en poésie, en arts textiles, en arts visuels et en installations. J'articule ma pratique comme étant inter-textuelle, *inter-texturelle*, hybride, cosmopolite. L'énonciation de ma voix dessine une multiplicité de manières d'être dans le monde, mélangeant corps, langues, tonalités, peaux, textures et spiritualités dans une expression plurielle qui ébranle la singularité des narrations coloniales. Ma pratique est avant tout décoloniale et ancestrale.

Au Québec, on dit que ma pratique est « queer ». Elle l'est, oui, tout à fait. Mais elle n'est pas queer dans une perspective occidentale. Elle n'est pas queer parce qu'elle émane d'une politique *white-washed*, subsumée sous le colonialisme et la suprématie blanche. Ma pratique est queer *parce qu'elle est décoloniale*. Parce que nous, peuples colonisés, avons toujours été queer.

---

**Kama La Mackerel** est un-e artiste pluridisciplinaire, auteur-riche, éducateur-riche, médiateur-riche culturelle et traducteur-riche littéraire. Son travail est ancré dans l'exploration de la justice, de l'amour, de la décolonialité et de la guérison ancestrale. Iel écrit, traduit et publie en anglais, en français et en créol mauricien.

# Les archipelles

## Célébration poético-critique des littératures lesbiennes québécoises (1975-1992)

Essai libre par Mariève Maréchale

La première image qu'on m'a donnée d'une lesbienne fut celle d'une femme masculine nommée Gloria et elle était de papier paginé et relié. Masculine, Gloria était présentée comme méprisable et dégoûtante, se pissant dessus avec nonchalance. Gloria, c'était La lesbienne. Les autres femmes du roman, féminines, qui aimaient et désiraient des femmes, n'étaient ni nommées ni traitées ainsi. Gloria aimait Bérénice, la personnage principale, qui, elle, ne l'aimait pas et la manipulait. À la fin du roman, elle utilisait le corps de Gloria comme bouclier vivant pour se protéger de rafales tirées par des Syriens puis camouflait son meurtre en geste héroïque. Cette image très violente se trouve dans le roman *L'Avalée des avalés* de Réjean Ducharme publié en 1966.

Les littératures lesbiennes québécoises sont des archipelles d'îles plus ou moins reliées les unes aux autres et qui aujourd'hui font partie d'un vaste réseau (queer, canadien, anglophone, LGBTQ2A+). Elles sont fragilisées par la fracturation hydraulique et la pollution, voire par des paquebots qui les traversent comme si elles n'existaient pas<sup>1</sup>. Mais elles sont matière et participent d'une histoire plus grande que le Québec, plus variée que la seule langue française et plus riche qu'un seul courant de pensée politique.

La Marchessault est une vache. Et avec nous toutes ça fait des millions<sup>2</sup>. Elle est un chapelet ardent d'îles merveilleuses et régénératrices. Il y a un quelque chose d'extraterrestre chez cette femme follement, c'est-à-dire lucidement, amoureuse de toutes les femmes. Il s'y trouve un plaisir du langage et du territoire et de ses bêtes nommées d'abattage (drapées de velours luisant, la tête pleine de nébuleuses, le sexe plein de vachettes en réjouissances) ou de forêt jusque dans les racines de sa grand-mère autochtone ou de sa rivière Ouareau. Ses mots énergisent, dénoncent État, police et cowboys. La Marchessault était si vivante qu'elle s'est incarnée dans ses sculptures et ses masques et ses tours du monde en Greyhound et ses lettres à Gloria Orenstein. C'est un théâtre<sup>3</sup>, une foule, un sanctuaire. La Marchessault touche à toute et toutes.

« Ce n'est qu'à partir des années soixante-dix que l'amour entre femmes commence à être mentionné ouvertement du fait du développement des journaux féministes au Québec, en France et aux États-Unis<sup>4</sup>. » Il faut comprendre la persécution dans le réel, par la médecine, la politique et la religion, et dans la fiction, par des tropes et des figures, des personnes qui dérogent aux genres et aux orientations sexuelles et amoureuses traditionnelles : « *From 1796 to*

*1929 the male-created lesbian was depicted unrelentingly and almost without exception as a monster with no hope of redemption ; her wickedness could be inborn and inadvertent or deliberately vicious*<sup>5</sup>. » La première histoire lesbienne « qui finit bien » n'apparaît qu'avec *The Price of Salt* en 1952<sup>6</sup>.

(L'in)visibilité est surtout un enjeu des dominants ; chercheuses et lesbiennes se prêtent au jeu pour discourir sur les îles et répandre la rumeur de leur présence. Il existe d'autres modes de reconnaissance et d'existence que ceux exigés par cette culture du visible<sup>7</sup>. Ce qui est invisible n'est pas absent<sup>8</sup>.

Les lesbiennes n'écrivent pas nécessairement pour dire leur désir et leur amour d'autres femmes, mais surtout pour dire ce que leur amour et leur désir d'autres femmes font au réel, à la langue et à leur corps. Les littératures lesbiennes québécoises mettent en scène des (en)quêtes de 1970 à 1985 : on cherche un lieu habitable et on développe une figure de l'idéaliste capable de représenter les lesbiennes et de les inciter à combattre leurs ennemis. Ces littératures créent du lieu par le retour dans le passé, insérant les perspectives des lesbiennes dans une histoire qui les regarde<sup>9</sup>. Leurs autrices, elles, se font un devoir de citer l'existence et la parole des unes des autres.

La Brossard est « ce matin décalant l'histoire avec un e muet<sup>10</sup> », un laboratoire féministe intrigant et excitant. C'est une île holographique pleine de villes venteuses, d'un fleuve-rafale et de désert mauve automobile où les femmes « écrivent et lisent d'un même geste » et font des cunnilingus à la langue-mère. Elle n'est pas facile d'accès et demande une curiosité pluriculturelle et quasi scientifique, ce qui n'est pas le privilège de tout le monde, mais on gagne en spasmes de vivre à l'entendre. Elle est peuplée de citoyennes lesbiennes et d'amazones d'écriture sans oublier plusieurs amères : ces mères-femmes-amantes-lesbiennes. La Brossard commet de grands plaisirs de langage, transpose le sexuel au textuel, ose parler de différence en clamant : « S'il n'était lesbien, ce texte n'aurait point de sens. » Elle évoque surtout la lesbienne au singulier et en tant que « peau d'écriture » qu'on devine tout de même blanche. Chez Brossard, le désir est le premier verbe. Le langage est un relief. La lesbienne est une figure tridimensionnelle.

À partir de 1985, c'est la réalisation des désirs et de l'amour au présent, et non plus la référence au passé, qui centralise les écrits lesbiens au Québec<sup>11</sup>. Cette réalisation se met à « occuper tout le champ de la réalité<sup>12</sup> », créant du lieu dans

le débordement des mo(n) des lesbiens sur ce qu'on appelle apolitiquement *le monde*<sup>13</sup>. L'univers *underground* dépasse la nuit pour atteindre le jour, les restaurants, les lieux de travail et de création. La figure de l'idéaliste, un peu moralisante, cède le pas à celle de l'amoureuse, individualiste, qui veut délaissier le combat direct pour atteindre la béatitude. On ne s'occupe plus de citer les autres, préférant la compagnie de ses désirs.

Les îles sont isolées car on y a assigné les lesbiennes (donc on les a différenciées) pour éviter qu'elles contaminent le monde, mais elles sont aussi maintenant une différence (la différenciation a été resignifiée et habitée). Les dominants ne veulent pas d'une différence extatique-autonomisée-affranchie qui s'érige en monde parallèle au leur, surtout pas si ce monde n'enseigne pas la domination comme mode d'existence.

L'Alonzo est une île continent hybridant la neige et le sable, la course sur le bitume et la position assise sur une chaise roulante. L'Égyptienne de naissance est mobile et plus grande qu'elle-même. Elle est faite de lettres et de danses et de voyages et de banquets. Son corps est un périple est une écriture. La lire, c'est boire une liqueur, petit verre et petit vers à la fois. C'est entrer dans ses gestes d'Alexandrie et l'écouter écrire cette certitude : « Les femmes, je te le jure, s'aiment autrement<sup>14</sup>. » L'Alonzo invente la maison Trois et son festival d'été lavallois, bouge par la seule force de son écriture et fait traduire en français *Sister Outsider* d'Audre Lorde. Une véritable Sphinx<sup>15</sup>.

À quand une réédition des *Nuits de l'Underground* ? De *Georgie* ? De *Triptyque lesbien* et de *Galia qu'elle nommait amour* ? Les îles lesbiennes ont été enclavées. Les traversiers<sup>16</sup> ne s'y rendent plus. Il en faudrait à nouveau, avec des guides, des souvenirs et des histoires, mais aussi que le prix de la traversée soit accessible. Il faudrait des traversiers écologiques qui ne détruisent ni le chemin-ère de vie pour s'y rendre ni la spécificité de ces îles-écosystèmes. Les faire converser avec les littératures lesbiennes et queer contemporaines du Québec et d'ailleurs. Elles sont là et débordent de richesses. Ne pas en parler est un choix.

La Blais est une île envoûtante et contemplative, pleine de communautés de gens et de genres et d'accents et de portraits. C'est une phrase-galerie qui n'en finit plus, remplie de peintresses en train de (re)peindre tous les tableaux sur les murs avec leur voix leur parler si particulier qu'on les entend sortir de la page. J'ai rencontré/parlé très brièvement à La Blais une fois et j'ai connu cette sensation de la personnage Geneviève dans *Les nuits de l'Underground* : « ce [...] frisson d'allégresse à "connaître" ou reconnaître, des femmes qui, elles, [m]'avaient d'abord ainsi reconnue, et qui, fidèles à des rites anciens comme le monde, [m]'avaient ainsi secrètement abordée, et sans même [me] toucher, avaient imprimé en [moi] tout leur être<sup>17</sup> ». Il y a une certaine idéalisation de l'androgynie dans cette île qui va de pair avec l'ennoblissement des lesbiennes et des gais dans un au-delà du genre.

Il y en a eu d'autres, bien sûr, de leur temps comme La Jutras, La Charest, L'Escomel et Les Amazones d'hier Lesbiennes d'aujourd'hui. Je vous laisse vous gaïfier la vie par vous-mêmes un peu. Il faut aussi aller consulter Radclyffe Hall et Virginia Woolf, Audre Lorde, Barbara Smith et Staceyann Chin, Sarah Waters, Lindsay Nixon et Dorothy

Allison, Ida Faubert, Ma-Nee Chacaby et Obom, Julie Maroh, Ria Brodell et Eloisa Aquino. Il faut comprendre que ce sont surtout des histoires blanches que captent les oreilles des traversiers qui jouent le rôle de les « démocratiser ».

On parle encore aujourd'hui de Brossard comme si elle était la seule lesbienne d'écriture. On parle de Blais au singulier. On oublie Alonzo et Escomel et Jutras. On ne les relie presque jamais ensemble.

Comment nomme-t-on un groupe de lesbiennes ?

...  
...  
...  
...

Une menace<sup>18</sup>.

1. Le milieu littéraire anglophone canadien (et étatsuniens), contrairement au francophone, publie, étudie et récompense les littératures dites LGBTIQ2A+ ou queer depuis longtemps.

2. Voir le récit « Les vaches de nuit » dans Jovette Marchessault, *Triptyque lesbien*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1980.

3. Pour de plus amples informations sur le théâtre de Jovette Marchessault et sur le théâtre lesbien québécois, consulter l'excellent mémoire de La (Marie-Claude) Garneau, « Lieu(x) possible(s) : écrire une génération symbolique féministe et lesbienne », Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2017.

4. Bénédicte Mauguère, « L'homo/textualité dans les écritures de femmes au Québec », *The French Review*, vol. 71, n° 6, mai 1998.

5. Jennifer Waelti-Walters, *Damned Women. Lesbians in French Novels, 1796-1996*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2000 : « De 1796 à 1929, la lesbienne créée par l'homme était décrite sans relâche, et pratiquement sans aucune exception, comme un monstre n'ayant aucun espoir de rédemption ; sa méchanceté pouvait être innée, involontaire ou délibérément vicieuse. » Ma traduction.

6. Le livre *The Price of Salt*, de Patricia Highsmith, est effectivement le premier roman à mettre en scène une fin heureuse pour une lesbienne. Ann Bannon, une autre Étatsunienne, a suivi dans cette subversion en publiant six livres au dénouement heureux entre 1957 et 1962.

7. Voir Chantal Nadeau, « Sexualité et espace public : visibilité lesbienne dans le cinéma récent », *Sociologie et sociétés*, vol. XXIX, n° 1, printemps 1997.

8. Julie A. Podmore, « Gone "underground" ? Lesbian Visibility and the Consolidation of Queer Space in Montreal », *Social & Cultural Geography*, vol. VII, n° 4, août 2006.

9. Voir Mariève Maréchale, « Générer l'inédit : le traitement du temps dans les littératures lesbiennes québécoises », Ariane Brun del Re, Isabelle Kirouac-Massicotte et Mathieu Simard (dir.), *L'espace-temps dans les littératures périphériques du Canada*, Ottawa, David, 2018.

10. Nicole Brossard, *La partie pour le tout*, Montréal, L'Aurore, coll. « Lecture en vélocipède », 1975.

11. Voir Mariève Maréchale, *loc. cit.*

12. Quatrième de couverture de Gloria Escomel, *Fruit de la passion*, Laval, Éditions Trois, coll. « Topaze », 1988.

13. Voir Mariève Maréchale, *loc. cit.*

14. Anne-Marie Alonzo, *Galia qu'elle nommait amour*, Laval, Trois, 1992.

15. Voir Roseanna Dufault et Janine Ricouart, *Les secrets de la Sphinx : lectures de l'œuvre d'Anne-Marie Alonzo*, Montréal, Remue-ménage, 2004.

16. Merci à ma tellurique, Dinaïg Stall, pour cette image de réédition-traversier tout comme celle des archipelles au féminin pluriel.

17. Marie-Claire Blais, *Les nuits de l'Underground*, Montréal, Éditions Stanké, 1978.

18. « La lesbienne est une réalité menaçante pour la réalité. » Dans Nicole Brossard, *La lettre aérienne*, Montréal, Remue-ménage, 2009 [1985] (l'autrice souligne).

**Mariève Maréchale** est écrivain-e et chercheur-se en littérature (recherche-écriture). Ses réflexions portent sur les littératures LGBTIQ2+. Elle a publié à Triptyque *La Minotaure*, nommé pour le Prix du Gouverneur Général (2019).

# queer + cuir + kuir (une esti de liste)

Essai libre par Nicholas Dawson

## 1. queer

je marchais dans la rue d'un pas décidé trop vite trop fort  
j'écoutais une playlist<sup>1</sup> que je venais de concocter des sons  
violents de musique électronique expérimentale  
je marchais parmi les chantiers parmi les tranchées de la  
promenade Saint-Hubert paysage idéal fallait que je documente  
l'expérience

saisie d'écran

Instagram

stories

*écouter des sons violents*

gif funny

une personne hétéro mariée avec enfants m'écrit

*why tho*

message bête désobligeant humiliant esti j'ai du fun à catwalker  
tout croche dans nos tranchées d'un pas désaccordé avec ces  
sons trop violents qui me guident malgré l'arythmie parce que  
j'ai l'habitude comprends-tu

j'ai l'habitude des détonations répétées nouées comme mes  
muscles ma mémoire des regards haineux rouge sang boue  
trous dans le béton remplis de garnotte de neige brune qui  
sent la marde

flaques visqueuses qui accueillent les corps dans les cours  
d'école et les ruelles sombres là où on nous frappe viole tue  
gay-bash *why tho* esti question bête in english so cool

posée depuis le confort de tes mélodies doucereuses et de  
tes chansons tristes qui parlent d'amours hétérosexuelles  
et d'enfants aimés comprends-tu que je la chéris la violence  
assourdissante que d'autres comme moi construisent pour  
mes oreilles tellement sensibles qu'elles décèlent même les  
silences entre les sons qui résonnent encore dans nos placards<sup>2</sup>  
ces vides entre les cris les coups de feu coups de poing coups  
de fouet coups de ceinture coups de tête contre la brique coups  
de corps contre le bitume vois-tu entends-tu les espaces entre  
ces mots entre les vociférations du père du passant du bully  
écoute la tranchée entre ton *why* et ton *tho* ça sonne pareil  
comme le père le passant le bully ça ressemble aux tonnes  
de ma playlist<sup>3</sup> et aux coups de feu à Orlando that's why esti  
parce que ça fesse fort le silence et la violence noués quand

c'est au je comme un selfie juste le temps de serrer les dents  
de se la fermer pour oublier comment parler<sup>4</sup>  
cette puissance liminale cette extase queer de la purge<sup>5</sup>

## 2. cuir

y a rien de queer dans les listes on en dresse tout le temps  
d'épicerie to do list playlists pour accompagner nos repas  
mais la mienne<sup>6</sup> n'est pas ligne clôture frontière entre nous  
elle est liminale liminaire elle est un pont a bridge un puente  
tout un borderland<sup>7</sup>

un terrain vague bourré de murs de trous de mines de bombes  
enfouies qui explosent quand on les piétine quand on danse  
pour secouer nos cancers nos pandémies nos orgies dans les  
tranchées<sup>8</sup>

désespérément peuplées de fosses communes de nos échecs  
ce savoir qu'on célèbre qu'on couvre de baisers<sup>9</sup>

c'est pour ça qu'elle est queer ma playlist<sup>10</sup> elle est au *je*

elle est au *nous* ça c'est plein de *je*

plein de noms de pseudonymes de gouffres de vacarmes  
d'hommages aux bruits des autres avant moi mes listes ne  
sont pas que d'épicerie

elles sont de plaisir de bouffe avec mon amoureux de récits  
partagés à la chandelle

d'histoires de garçons magiques nés de cendres d'incendies  
et d'enfances difficiles n'est-ce pas que nous sommes  
spectaculaires<sup>11</sup>

complexes avec nos corps gras obèses minces-et-musclés ces  
corps des autres qu'on désire en cachette et le nôtre qu'on a  
appris à répudier<sup>12</sup> qu'ensemble enfin on redécouvre lentement  
à chaque bouchée toucher caresse à chaque coup dont on se  
souvient pour s'aimer mieux plus fort radicalement  
grossièrement goulûment plus tout à fait des hommes nous  
sommes amants couples compagnons une solidarité qui lèche  
encore ses plaies

sur nos mains liées s'écrit une tierce histoire forme caresses  
et poings levés

pour qu'on devienne le temps de le dire le temps de le jouer  
créatures perruques masques de chien chaps cravache et latex  
guerriers guerrières plein-es d'amour Minotaures sauvages

folles à lier dont les armes les plus redoutables sont nos traumas et nos récits qu'on lance depuis la chambre jusqu'à l'horizon<sup>13</sup>

qu'on scande dans la cuisine ou dans la rue c'est pareil ce sont tous des ponts des voies des couloirs the black alleys of the world<sup>14</sup>

là où l'on réécoute déplace réévalue supprime reprend remixe nos jeux nos sons nos paroles nos airs de famille auxquels on ajoute des langues des membres des voix des gangs des bandes des bands et des ami-es

surtout des ami-es

pour que des listes métisses se créent s'écrivent

### 3. cuir

c'est par nos listes qu'on s'écrit

qu'on croise nos p-mères comme un line-up

Sedgwick + Muñoz + Belcourt + Darsigny + Anzaldúa + Dustan + Landry + Halberstam + Díaz + Mijail + Daoust + Preciado + Gopinath + Maréchale + Rivas San Martín

pas que des noms ou des notes en bas de page ce sont nos marges au centre un festival nos listes sont des vers des poèmes qui font bruire les blancs entre les mots le point médian entre les genres le brun entre les langues como cuando hablo chileno con mi amiga colombiana que tiene acento argentino dice

que boluda

et moi je dis

que weón

elle dit venite elle dit sos

je dis ven je dis soy

ça sonne tout croche mais entre nos régionalismes et nos accents chemin faisant il y a tant de récits de vie et de contes funèbres des cimetières millénaires des montagnes une Cordillère entière

l'amitié aussi comme une liste de dictatures d'exils de nations ennemies de sons explosifs qui conversent traversent une route cahoteuse parfois déserte parfois minée une drôle de bande un drôle de band une diaspora queer<sup>15</sup> quand on parle boluda weón complètement pété-es dans ce chaos migratoire où les silences et le reggaeton nous débinarissent<sup>16</sup> esti that's why por eso somos amigxs porque suena chueco porque suena real

### 4. (esti)

parce que ça sonne oblique quand je dis queer en français

queer comme cuir

quand je dis queer en espagnol avec le r qui s'enroule au bout de mes langues

digo cuir<sup>17</sup> no queer

répété avec nos langues sorties<sup>18</sup> mêlées réinventées au bout desquelles la bave coule mouille l'intraduisible violence qui s'écrit sur nos tranchées

nos listes de noms de mots nos vers nos chansons douces brutales nos champs lexicaux sont des performances entières de nos amours liées<sup>19</sup> de silences écoute-les entends-les regarde marche donc avec moi

why tho

because it's queer c'est cuir es cuir esti

parce que toi et moi c'est le début d'une liste et c'est ensemble qu'on s'écrit

1. Arca + Imaabs + Lechuga Zafiro + E-Saggila + KABLAM + Amnesia Scanner
2. Eve Kosofsky Sedgwick, *Epistemology of the Closet*, Durham, Duke University Press, 1990.
3. M.E.S.H + 33EMYBW + Rabbit + Lotic + Kai Whiston + Gaika + Valesuchi
4. Marie Darsigny, *Trente*, Montréal, Remue-ménage, 2018.
5. Beatriz Preciado [Paul B. Preciado], *Testo Junkie : sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008.
6. Kamixlo + Tzusing + Tomás Urquieta + Actress + Toxe + SOPHIE
7. Gloria E. Anzaldúa, *Borderlands/La Frontera : The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 1987.
8. Guillaume Dustan, *Je sors ce soir*, Paris, P.O.L., 1997.
9. Jack Halberstam, *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, 2011.
10. Endgame + Air Max'97 + WWINGS + Shygirl + Hyph11e + RUI HO
11. Jean-Paul Daoust, *Les garçons magiques*, Montréal, VLB, 1986.
12. Pierre-Luc Landry, « FAT + QUEER : réflexions sur l'intersection entre la grosseur et l'identité queer », *QuébeQueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises* (Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, dir.), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020.
13. Mariève Maréchale, *La Minotaure*, Montréal, Triptyque, 2019.
14. Billy-Ray Belcourt, *This Wound is a Word*, Calgary, Frontenac House Poetry, 2017.
15. Gayatari Gopinath, *Unruly Visions : The Aesthetic Practices of Queer Diaspora*, Durham, Duke University Press, 2018.
16. Eve Kosofsky Sedgwick, *Tendencias*, Durham, Duke University Press, 1993.
17. Jorge Díaz, Johan Mijail, *Inflamadas de Retórica. Escrituras promiscuas para una tecno-descolonialidad*, Santiago, Editorial Desbordes, 2016.
18. Felipe Rivas San Martín, « Diga "queer" con la lengua afuera : sobre las confusiones del debate latinoamericano », *Por un feminismo sin mujeres* (CUDS dir.), Santiago de Chile, Territorios Sexuales Ediciones, 2011.
19. José Esteban Muñoz, *Disidentifications : Queers of Color and the Performance of Politics*, Minnesota, University of Minnesota Press, 1999.

**Nicholas Dawson** est l'auteur de *La déposition des chemins* (La Peuplade, 2010), d'*Animitas* (La Mèche, 2017) et de *Désormais, ma demeure* (Triptyque, 2020). Doctorant en études et pratiques des arts (UQAM), il travaille sur le récit de soi, d'exil et de la mémoire dans une approche queer et diasporique de la recherche-création.



# L'Androgyne : *a gay place to be*

**Entretien** propos recueillis par Ralph Elawani

**Petite histoire d'un lieu où les hommes mariés venaient simplement « jeter un coup d'œil aux livres jeunesse non sexistes »...**

Première librairie LGBTQ+ du Québec, L'Androgyne fermait ses portes à la fin de l'été 2002, après vingt-neuf ans d'existence et une série de déménagements l'ayant menée de la rue Crescent jusqu'au cœur du Village. L'homme d'affaires Bernard Rousseau<sup>1</sup>, ultime propriétaire de cette enseigne qui était déjà passée par plusieurs mains – notamment celles de Lawrence Boyle et de France Désilets –, et d'une gestion collective à privée, confiait alors au magazine *Fugues*<sup>2</sup> que la maison n'était plus viable et que la culture gaie et lesbienne était maintenant présente partout et accessible dans tous les commerces. Qu'importe que l'on soit d'accord ou non avec cette assertion, le parcours de L'Androgyne nous en apprend beaucoup sur la géographie sociale de la ville de Montréal et sur l'origine des mouvements militants issus du milieu homosexuel. Les débuts de ce projet mis sur pied en 1973 par trois hommes (Bruce Garside, Will Aitken et le regretté John Southin) méritent aujourd'hui d'être rappelés ; peut-être par les mots de ceux-là mêmes qui les ont vécus, question de se remémorer qu'il fut un temps où l'on s'introduisait dans un cours sur la libération homosexuelle avec une arme à feu...

**Bruce, vous avez enseigné la philosophie et avez œuvré comme travailleur social. Will, vous êtes écrivain, vous avez aussi enseigné le cinéma, été critique et journaliste. Vous faites tous les deux partie du noyau initial de L'Androgyne. D'où arrivez-vous à l'époque et dans quel contexte fondez-vous cette librairie ?**

**Will Aitken** : Je suis arrivé à Montréal en 1972. Bruce organisait déjà les premières réunions de Gay McGill. Nous nous sommes rencontrés à l'une de ces réunions et avons emménagé ensemble rapidement.

**Bruce Garside** : J'enseignais la philosophie à McGill. John Southin y était alors « Director of Residence » [il le sera de 1971 à 1990]. Il était l'un des premiers professeurs ouvertement gais et politiquement actifs. Will était à l'époque mon petit ami. La fondation de la librairie a été en quelque sorte une réaction à mon départ de l'université. Will et moi cherchions quelque chose à faire. J'ai utilisé l'argent de mon indemnité de départ. Mon « licenciement » a permis de payer une partie des frais et de faire décoller le projet. John, qui était resté plus discret que moi dans ses prises de position, est demeuré à McGill.

**Attendez, vous avez été renvoyé ?**

**B. G.** : Je n'ai pas vraiment été renvoyé. On m'a simplement encouragé à partir dans des conditions que j'ai jugées acceptables... à savoir que je recevrais un an de salaire sans enseigner. De toute manière, je voulais quitter le monde universitaire. J'ai donc accepté l'offre et nous avons ouvert la librairie.

**Qu'est-ce qui a mené à ce départ ?**

**B. G.** : C'est arrivé après la publication dans le *McGill Daily* d'un article que j'avais cosigné avec John Southin et Linda Page-Hollander, une professeure lesbienne avec qui j'avais créé un séminaire sur la libération homosexuelle baptisé « Biology and Social Change ». Peut-être le premier cours du genre crédité au Canada. L'article s'intitulait « *School is not a Gay Place to Be* ». Fait intéressant, bien que l'article ait suscité plusieurs controverses, aucun de mes collègues du département de philosophie ne m'en a jamais parlé... ou encore moins tenté de me soutenir dans mes démarches.

**Parlez-nous de ce séminaire.**

**B. G.** : Nous étions tellement submergés de participants que nous sommes passés de la salle de séminaire de la bibliothèque à un grand salon dans le même bâtiment. Les discussions de ce groupe ont mené à la fondation de Gay McGill et de la Gay Line [aujourd'hui Gai Écoute].





Photo : Archives gales du Québec

Le syndicat étudiant et les rédacteurs du *Daily* étaient très favorables à notre cause. Voyant qu'il n'y avait pas d'autres endroits que des bars pour socialiser et que les bars faisaient l'objet de descentes de police, l'association étudiante a accepté de nous aider à organiser des soirées dans la salle de bal de son bâtiment et a demandé un permis d'alcool en son nom.

En raison de la popularité de ces événements, la police a rappiqué. Les agents ne sont jamais entrés, mais ils demeuraient à l'extérieur, question d'intimider les participants. Par la suite, la régie a refusé de nous accorder un autre permis. Le syndicat étudiant a porté plainte, la régie a cédé. Ces soirées ont continué pendant environ deux ans. L'université était un lieu sécuritaire, la plupart des participants provenaient de la communauté francophone. La police ne pouvait pas intervenir sur le campus. Nous avons utilisé l'argent généré par ces soirées pour financer des initiatives communautaires gais et lesbiennes.

**Avec la pression policière et le fait que le mouvement de libération gai avait été infiltré par la police (qui avait récupéré la liste de ses membres et leurs adresses), n'aviez-vous pas peur d'être infiltrés ou intimidés ?**

**B. G. :** Nous étions bien sûr préoccupés par les « espions ». Je subissais beaucoup de pression négative. Quelqu'un m'a même tiré dessus, un jour, durant un séminaire.

**On vous a tiré dessus ?**

**B. G. :** La salle de classe comportait deux portes : l'une servait d'entrée, l'autre de sortie. Le gars a surgi, m'a tiré dessus avec une balle à blanc et s'est sauvé par l'autre porte. Je n'ai jamais porté plainte. J'ai haussé les épaules... Je hausse souvent les épaules dans la vie.

**En 1973, la rue Crescent, où se trouve le premier local de L'Androgyne, n'a rien à voir avec ce qu'elle est aujourd'hui<sup>3</sup>. Vous débutez dans un contexte où l'homosexualité a été décriminalisée (et en 1977, le Québec devient la première province à interdire la discrimination fondée sur l'orientation sexuelle). On sort aussi à peine des émeutes à Sir George Williams. De quoi a l'air ce quartier ?**

**W. A. :** La rue Stanley était le vrai *hub* de la communauté. Le Sauna Aquarius était juste à côté de la librairie [La police de Montréal y arrêtera trente-six hommes, en 1975, pour grossière indécence, dans le cadre d'une opération « d'assainissement des mœurs », en prévision des Jeux olympiques.]

**B. G. :** Le « Lower Crescent » n'était pas très développé. Nous occupions la moitié d'un deuxième étage et avions une grande fenêtre.

**Comment avez-vous procédé à l'acquisition d'un fonds de commerce ? Qui vous a aidés ou conseillés ? Par-dessus**

### **tout, qu'étiez-vous en mesure de trouver comme ouvrages spécialisés dans les librairies « ordinaires » ?**

**W. A. :** Nous avons consulté d'autres librairies du genre, notamment à Toronto et à New York. Nous nous démenions pour trouver des distributeurs. J'ai dû m'adresser à des distributeurs de magazines *softcore* gais. Je me souviens très clairement du gars qui sort de son bureau et qui dit à un autre employé : « Y a un gai dans mon bureau, y a un gai dans mon bureau ! » Ils ont fini par coopérer. En ce qui concerne les bouquins, nous avons des trucs comme *Homosexual: Oppression and Liberation*, de Dennis Altman (1971). Le genre d'ouvrage impossible à trouver ailleurs.

**B. G. :** Et beaucoup de livres sur la libération des femmes, beaucoup d'ouvrages théoriques et de revues d'extrême gauche.

**W. A. :** *The Body Politic* et *Le Berdache*, par exemple. Nous avons aussi des livres jeunesse non sexistes, de la littérature : Jean Genet, James Baldwin, Julien Green, Patricia Warren. Surtout des ouvrages en anglais, mais on trouvait des livres québécois et français, comme *Printemps au parking*, de Christiane Rochefort.

### **Parlez-moi du lieu : était-ce un lieu de rassemblement, de fête ? De quoi avait-il l'air et qui y venait ?**

**W. A. :** C'était très petit, du genre quatorze pieds sur quatorze pieds. Une bande de drag queens hilarantes demeurait à l'étage. La clientèle avait toujours l'air de débarquer du sauna voisin, et il y avait énormément d'hommes mariés encore dans le placard et de voyageurs internationaux. Hormis le party d'ouverture et le fait que nos amis passaient tout le temps, nous n'avons pas organisé d'autres fêtes officielles.

**B. G. :** Quand nous avons déménagé au rez-de-chaussée, rue Crescent, la librairie est devenue plus accessible, mais les gens avaient encore peur d'entrer. On voyait des individus faire plusieurs allers-retours avant de franchir la porte.

**W. A. :** Des hommes qui venaient simplement « jeter un coup d'œil aux livres jeunesse » [rires].

### **Avez-vous eu maille à partir avec les autorités ou encore avec des gens qui vous reprochaient de vendre du matériel obscène ou pornographique ?**

**W. A. :** Le seul vrai problème venait des douanes. Tout dépendait de qui ouvrait les boîtes, en fait. La première fois, ils ont trouvé une copie de *Gay Sunshine* sur laquelle on pouvait voir deux hommes s'embrasser. Ils l'ont confisquée. Lors de mon deuxième passage, je suis tombé sur un gars qui était clairement gai. On s'est rendu compte alors qu'il y avait un petit groupe « secret » de douaniers gais. Quand on arrivait, ils s'arrangeaient pour être au comptoir et nous accueillaient avec un beau « Allô, les Androgynes ». Nous avons quand même eu du bon temps.

**B. G. :** Il est important de se rappeler qu'une photo de deux hommes en train de s'embrasser pouvait être considérée comme de la pornographie. On ne parle pas ici de porno *hardcore*...

**Cela me fait penser à *Léolo* et aux *muscle magazines* qui à l'époque n'étaient pas seulement consultés par des culturistes. C'est quand même très drôle de se dire que ces symboles de testostérone et de virilité étaient subvertis.**

**W. A. :** *Léolo* ! Mon film québécois préféré. Tu as absolument raison. Lorsque j'avais douze ans, j'étais hypnotisé par ces magazines. Le propriétaire du kiosque à journaux ne voulait pas m'en vendre.

**B. G. :** De mon côté, ç'a fonctionné ! Je me souviens de ce gros monsieur fumant un barreau de chaise. Il me les vendait avec un regard de dégoût. Il trouvait ça dégueulasse, mais une piastre était une piastre.

### **La librairie a finalement changé de propriétaires et d'adresse. Comment cela est-il arrivé ?**

**W. A. :** Par un processus assez lent. Nous avons d'abord demandé à Barbara Scale de se joindre à nous. Je venais de commencer à enseigner. Bruce et moi découvrions peu à peu que nous n'étions pas... des hommes d'affaires. Barbara a invité d'autres personnes à s'impliquer. Le tout s'est collectivisé, même si nous étions encore propriétaires.

**B. G. :** Les premières bénévoles étaient surtout les membres d'un groupe féministe. Nous nous sommes aussi alliés à un groupe d'anarchistes : Black Rose Books. Dimitrios [Roussopoulos] n'avait pas vraiment de vitrine pour promouvoir ses livres. Il n'a jamais été copropriétaire, mais nous tenions en stock une bonne quantité de livres anarchistes. Nous étions une librairie gaie, lesbienne, non sexiste et anarchiste.

### **Parlons du loyer et du coût de la vie. Étiez-vous en mesure de vous débrouiller ?**

**B. G. :** Nous nous sommes servis de mon indemnité de départ de McGill et de l'argent que John Suthin nous donnait. John était plutôt à l'aise, il nous aidait à payer les livres du fonds. Ceci dit, nous sommes-nous déjà versé un salaire...

**W. A. :** Non, je ne crois pas. Je me souviens que je faisais du design à cette époque pour des cafés. Je dessinais des menus.

### **Pourquoi êtes-vous partis ? Y avait-il d'autres librairies du genre ?**

**B. G. :** Au Canada, à l'époque, il n'y avait que Little Sisters, à Vancouver, et Glad Day, à Toronto [la plus vieille librairie LGBTQ+ au monde]. Notre départ a été très cordial. Nous avons simplement donné la librairie... ou, plutôt, nous l'avons vendue au prix d'un dollar symbolique au collectif auquel appartenait Barbara.

---

1. Bernard Rousseau était aussi l'un des actionnaires du célèbre sex shop Priape, l'un des premiers à s'adresser spécifiquement aux hommes gais.

Priape, que Rousseau ne voulait pas « cannibaliser » en y intégrant des accessoires sexuels et de la pornographie (comme il le révélait à *The Gazette*, en 2002), a fermé ses portes en 2013, après s'être placé sous la protection de la Loi sur la faillite.

2. Yves Lafontaine, « L'Androgyne ferme ses portes », *Fugues*, 25 juillet 2002, en ligne.

3. On n'a qu'à penser aux images tirées du livre *Un jour on Crescent* (Progression, 1973), de Vittorio Fiorucci, Pascal Lennat et Graham McKeen.

# Marie-Courage

Essai libre par Marie Darsigny

J'ai tendance à oublier que je suis courageuse. Je suis courageuse, encore et encore, malgré tout ce qui m'a placée en marge et aurait pu me faire abandonner. Petite, ma mère m'appelait Marie-Courage. J'avais peur des autres, je n'appartenais à aucun groupe, j'étais celle qui regardait les enfants de loin dans la cour d'école. J'étais invisible, même pas besoin de jouer à la cachette. Récemment, pendant une crise de larmes, j'ai essayé de me rappeler certains mantras encourageants, mais ce qui m'est venu à l'esprit, c'est Marie-Courage. J'ai donc répété « Marie-Courage, Marie-Courage », jusqu'à ce que je m'endorme ; je me suis bercée toute seule, parce qu'en fin de compte, il n'y a que moi qui sache vraiment bien comment me consoler. C'est probablement une chance, cette solitude. Être une enfant unique, avoir vécu longtemps sans colocataires, avoir été célibataire durant la plus grande partie de ma vingtaine. Je connais les trucs, je suis une magicienne, j'ai appris à faire disparaître le lapin pour mieux le cacher dans le fond du terrier.

Toujours prise entre deux gangs, je suis celle qui est l'amie de tout le monde, mais qui revient chez elle seule. À mes dix-huit ans, trop curieuse pour me morfondre chez moi, je sortais au Drugstore dans le Village et je quittais le bar après quinze minutes passées à me demander ce que je faisais là, seule, une bière cheap à la main. Dans ma vingtaine, je me suis souvent sauvée alors que des hommes m'abordaient pour m'offrir un cocktail, quitte à finir ça par une poursuite dans la rue, à me faire crier des « salope » par-ci et des « tease » par-là. J'aurais aimé que ce soit plus facile, que je puisse poser des punaises multicolores sur les lieux accueillants d'une carte sans frontières. Des années plus tard, alors que l'idée d'investir des lieux queer qui m'ouvriraient grand leurs bras n'est plus vraiment présente à mon esprit, je me retrouve sur TikTok à regarder de courtes vidéos d'adolescentes qui font leurs coming out. Gaie un jour, gaie toujours, chassez le queer et il revient au galop, *you can run but you can't hide*<sup>1</sup>.



Les bars ou les salles de spectacles montréalais, en activité ou fermés : Notre-Dame-des-Quilles, le Royal Phénix, le Cagibi, la Vitrola, le Drugstore, le Parking, le Unity, le Ritz PBD.

Les universités, les départements d'études féministes : l'UQAM et l'IREF, Concordia et l'Institut Simone de Beauvoir.



Photo : Ourayma B. Tanfous

Les lieux d'édition : *Mœbius*, Triptyque (coll. « Queer »), Remue-ménage, Hélio trope, Hamac, Hashtag, La Mèche.

Les projets et événements : Fierté Montréal, Pervers/cité, Queering the Map, Fantasia, les Filministes, la librairie l'Eugué lionne, Lez Spread The Word.

Les soirées Bareoke, Glitter Bomb, Gender B(l)ender, le défilé de la Fierté, Où sont les femmes.

Les univers des séries télévisées : *Féminin/Féminin*, *Unité 9*, *Orange Is the New Black*, *RuPaul's Drag Race*, *Queer Eye for the Straight Guy*.

Les plateformes en ligne : Broadly, Tumblr, Instagram, TikTok.

Le roller derby, la balle molle, la ringuette.

Bien sûr, mes exemples sont forcément tirés de mon expérience de femme attirée par les femmes. Mais le queer, c'est quoi ? Est-ce un ramassis de clichés, comme les paillettes, le drag, se baigner nue dans les chutes gaies, exposer son poil d'aisselles et ses seins sur Instagram, aimer Céline Dion ou St. Vincent ou Xavier Dolan ou Mado ? Ou encore, serait-ce une variété d'éléments personnels, une façon de vivre hors des normes, de colorier en dépassant les contours du dessin ? La définition du queer est propre à chacun et chacune, mais pour moi, la description de base ressemble à celle donnée par Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard dans l'ouvrage *QuébeQueer*, qu'ils ont dirigé :

*Si, au départ, le queer s'attachait à l'orientation sexuelle, retournant l'injure adressée aux gais et aux lesbiennes, alors traitée de queer dans le monde anglophone par des homophobes cherchant à les discréditer en soulignant leur prétendue bizarrerie, étrangeté, excentricité ou bien leur aspect tordu, de travers, force est de constater qu'aujourd'hui, le queer embrasse plus large<sup>2</sup>.*

J'ai une amie, J, qui s'énerve de voir son entourage, des *social justice warriors* aux intellectuel·les, vouloir tout analyser sous la loupe du queer. Je comprends sa position, puisqu'il est clair que le queer semble être dans l'air du temps. Mais si le queer fait l'étude des marges et qu'il est un porte-voix pour ces communautés marginalisées, peut-on vraiment s'indigner qu'on s'y attarde ? Comme pour plusieurs formes de militantisme qui passent de l'underground au mainstream, il y aura automatiquement des personnes qui voudront coopter le mouvement sans avoir les compétences ou les expériences nécessaires. Ce qui agace aussi mon amie J, entre autres, c'est l'idée que l'on appose l'étiquette « queer » sur ce qui sort le moins de l'ordinaire. C'est une position que comprennent bien Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard dans leur ouvrage, en expliquant que le queer n'est pas seulement une transgression sans intentions : « Le queer est affaire de perspective et s'inscrit dans un projet subversif éthique. » Une autre amie, S, une artiste visuelle, se plaint quant à elle que l'on parle du travail des artistes queer dans les médias pendant que les créateurs et créatrices en question ne sont jamais invité·es dans les structures grand public de diffusion de l'information. C'est une bonne observation qui appuie le sentiment de J, comme quoi certain·es s'approprient un peu le queer comme on revêt un costume d'Halloween. Dans un monde idéal, on donnerait la parole aux personnes directement concernées, mais il ne faut cependant pas oublier que, comme tout cadre théorique, le queer, la théorie du moins, est finalement une paire de lunettes que l'on peut mettre ou enlever à sa guise. De plus, l'introduction des théories queer étant plutôt nouvelle dans les sciences humaines, il m'apparaît évident qu'il faut continuer à creuser le sujet pour dénoncer les injustices et les systèmes de domination à l'œuvre, ne serait-ce parce que « le queer cherche à démanteler le monde de valeurs en place parce qu'il est fondamentalement injuste, et du fait qu'il résulte d'appareils de gestion normatifs qui, en hiérarchisant, instituant la valeur des êtres humains, survalorisant les un·e·s, disqualifiant les autres », écrivent Boisclair, Landry et Poirier Girard.



À la fin de ma première session en création littéraire à Concordia, j'ai remis mon projet final d'atelier de poésie sous la forme d'un zine qui relatait plusieurs de mes souvenirs de bars du centre-ville. Plus précisément, l'action des poèmes se déroulait sur le boulevard Saint-Laurent, la Main, que mes collègues de classe découvraient, eux et elles qui n'avaient majoritairement pas grandi à Montréal. En quelque sorte, c'était une carte géographique de mes mauvaises décisions, souvent encouragées par ma consommation hors de contrôle d'alcool et de drogues. La professeure de cet atelier avait été une extraordinaire source d'inspiration : elle nous faisait écrire avec des contraintes originales et elle nous lisait des poètes

et poétesses originaires du Canada qui m'étaient jusque-là inconnu·es. Parallèlement à mes apprentissages académiques, je vivais aussi mes premières expériences de vie littéraire : colloques dans le département d'anglais au sixième étage du bâtiment de la bibliothèque, soirées de poésie au bar Blizzarts, micros ouverts au café-bar Kafein, lancement de la revue littéraire *The Void* à l'ancienne taverne Midway, pendant que des travailleuses du sexe performaient des actes sexuels dans la salle de bain.

Quelques années plus tard, le Blizzarts s'appelle maintenant le Barbossa, le Kafein est fermé et la taverne Midway a été rénovée et réaménagée en bar à cocktails dispendieux. Les journaux littéraires universitaires existent encore, mais les lieux où se rassemblent les communautés étudiantes et littéraires ont changé. C'est peut-être le propre des institutions vouées à la culture de disparaître, faute de financement. Pour ce qui est des bars et des cafés, la hausse des loyers montréalais y est probablement pour quelque chose. Le temps passe et j'oublie certainement des endroits qui ont pourtant déjà occupé une place importante dans ma vie. Qu'est-ce qu'un lieu queer ? Est-ce qu'il s'agit simplement d'organiser un événement queer dans un endroit pour que celui-ci devienne automatiquement queer lui aussi ? Le queer en appelle forcément à la communauté, puisque c'est le nombre qui permet aux laissés-pour-compte de se faire entendre. En se regroupant entre individus en marge, il est alors possible de (sur)vivre de façon autosuffisante. Dans l'introduction d'un ouvrage pionnier de la réflexion sur la géographie culturelle LGBTQ+, *Mapping Desire*<sup>3</sup>, David Bell et Gill Valentine affirment : « L'existence des endroits et établissements queer doit être comprise comme une action collective, une "communauté", fonctionnant de manière à subvertir le paradigme dominant, soit l'espace dominé par les hommes hétérosexuels. » (Traduction libre de l'autrice.)

Récemment, mon fil Instagram a été inondé de photos d'une bière de la Brasserie Harricana aux couleurs de Lez Spread the Word, un organisme LGBTQ+ qui édite notamment le magazine du même nom. *LSTW* n'est pas *MTLblog* et Harricana n'est pas Molson ; il s'agit donc d'un partenariat qui profite aux deux petites entreprises. Si dans le contexte actuel, acheter c'est voter, il nous reste à choisir qui encourager. Entre communauté et allié·es se glisse souvent l'éléphant (rose) dans la pièce, comme Justin Trudeau assistant au défilé montréalais de la Fierté en 2016... S'afficher pour des causes sociales augmente le capital de sympathie. Être queer, ça fait gagner des points au jeu du capitalisme. Cependant, je constate un engouement de la part des communautés visées qui relève plus de la soif de représentation que du vote économique. Le mot se passe qu'un certain établissement est *queer friendly*. Par exemple, même si j'étais trop gênée pour parler aux lesbiennes du Cagibi, ça ne veut pas dire que je m'empêchais d'aller y dépenser mon argent en café latte et chili maison. Le classique de la soirée *queer friendly* veut qu'elle soit PWYC/Pay what you can, contribution volontaire. Ainsi, un établissement qui reçoit un événement accepte de ne pas se mettre beaucoup d'argent dans les poches.

Outre les difficultés financières, peut-être que l'aspect éphémère des lieux queer est en lien avec un désir moins grand des personnes queer de coloniser l'espace, de s'approprier

des lieux physiques, puisque les minorités ont moins souvent connu l'expérience de la possession de biens matériels qui les représentent. L'éphémère ou le nomade donne l'opportunité de se transformer, de se réinventer chaque fois. Et bien sûr, comme au jeu de la taupe, le fait de pouvoir se réinstaller ailleurs rapidement et avec peu de moyens permet d'échapper aux forces de l'ordre qui voudraient réguler ou réglementer les endroits ou les événements queer. La popularité des (faux) bars clandestins des dernières années témoigne d'un engouement pour les sensations fortes, l'impression de transgresser les règles... Or, il ne faudrait pas oublier que pour les membres de la communauté LGBTQ+, il est parfois encore dangereux de s'afficher en public. Si les touristes sans grande imagination n'ont pas de réticence à payer des frais d'entrée de 20 \$ pour boire des boissons médiocres dans un faux donjon du Vieux-Port, c'est leur affaire. Les queers se garderont bien de faire connaître leurs plus récentes découvertes en matière de havre de paix.

Bien qu'étant une industrie comme une autre, le milieu littéraire partage avec la scène queer de maigres moyens pour se déployer. À mon sens, une soirée de lectures dans un lieu queer est le mariage parfait entre deux parents pauvres. Tout le monde écrit et tout le monde tombe en amour ; mais tout le monde n'est pas auteur-riche et tout le monde n'est pas queer. Au-delà de la réappropriation de l'insulte ou de la revendication d'être en marge, le queer est une identité politique qui, on l'espère, pourra rendre la société plus juste pour tous et toutes. Dans le sillage de Judith Butler qui voit le corps comme étant formé et anticipé, l'aspect performatif de l'identité queer implique des changements constants. Les lieux culturels et géographiques ressentent les effets de ces transformations. À l'avenir, il est fort à parier que les espaces queer attireront l'attention publique sur l'accessibilité des lieux : l'ouverture aux personnes neurodivergentes, aux femmes enceintes, aux personnes âgées, à celles en fauteuil roulant, aux malentendant-es ou aux aveugles... Il faut aussi repenser la façon dont on aménage l'espace en tenant compte des considérations écologiques. Le queer, c'est aussi sonner l'alarme sans jamais baisser les bras.

Un élément important à garder à l'esprit dans la lutte queer, c'est qu'être en marge ne veut pas dire être seul-es. Car seul-es, nous n'y arriverons pas. Finalement, être prise entre deux gangs, ça relève de la polyvalence et de l'empathie, qui sont les meilleurs tours de magie que j'ai appris de ma vie de Marie-Courage.

---

1. Citation attribuée au boxeur américain Joe Louis lors d'un combat en 1946. Elle appartient maintenant à la culture populaire et se retrouve dans les paroles de maintes chansons.

2. Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard (dir.), *QuébeQueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020.

3. David Bell et Gill Valentine, *Mapping Desire : Geographies of Sexualities*, Londres, Routledge, 1995.

---

**Marie Darsigny** est diplômée de l'Université Concordia (BA) et de l'Université du Québec à Montréal (MA) en littérature et études féministes. Elle est l'auteur de *A Little Death Around the Heart* (Metatron, 2014), *Filles* (Écrou, 2017) et *Trente* (Remue-ménage, 2018).



# FOU DE CULTURE?

**SED**  
MAGAZINE

Chaque samedi,  
dans l'édition papier

LEDEVOIR